

La violence et le *Discours antillais* au féminin: Une approche à la littérature des Caraïbes

Ida Eve Heckenbach
Louisiana State University, Lafayette

Des manifestations de la violence apparaissent à travers beaucoup de textes aux Caraïbes. Publique, privée, politique, domestique ou communautaire, la violence est un leitmotiv qui paraît chez les écrivains comme chez les écrivaines. Les sociétés aux Caraïbes, fondées par la colonisation, la traite et l'esclavage (Corzani 15-16) ne peuvent que dévoiler cette violence fondatrice dans leur production littéraire. Bien plus, la violence se manifeste dans la réalité quotidienne et cette présence surface régulièrement dans les romans comme dans les écrits théoriques.

Il est difficile de cerner une définition de la violence; physique ou mentale, privée ou publique (Cotta 55, 59) elle sera considérée dans le présent travail comme l'absence de respect pour l'Autre. De l'Antiquité à nos jours, philosophes, biologistes, psychologues ont justifié, glorifié ou excusé la violence. Quelques penseurs ont quand même avancé que l'être humain ne se réduit pas à une nature violente.¹ Mais ces deux tendances se dessinent à travers les différentes sciences, produisant une divergence dans la pensée humaine par rapport à la question de la violence. Cette divergence se révèle difficile à réconcilier car ceux qui considèrent la violence salutaire prônent les effets comme nécessaires pour l'amélioration de l'espèce et ceux qui pensent que la violence est néfaste explorent les possibilités pour la réduire. Ces deux discours s'opposent: le discours dominant, généralement masculin, excuse la violence par l'histoire et exclut souvent la femme comme unité subjective alors que le discours féminin remet en question la justification de la violence en refusant l'exclusion de l'Autre. Récemment les féministes en particulier ont révélé la structure et l'impact des discours qui prônent la violence. La prise de parole de la femme, qui s'est avéré importante dans l'élaboration d'une nouvelle esthétique, s'avère tout aussi centrale dans la création d'une nouvelle éthique.

Les pères de la parole aux Caraïbes, comme Frantz Fanon et Aimé Césaire articulèrent un discours antillais en élaborant le concept de la Négritude. Ensuite, le *Discours antillais* d'Edouard Glissant devint la référence quant au travail de l'écriture et de l'esthétique. Finalement la Créolité, concept auquel souscrivent Chamoiseau, Bernabé et Confiant (voir *Eloge de la créolité*) s'impose. Face à ces discours masculins, il existe aussi un discours antillais au féminin. Par contre, à la différence du *Discours antillais* qui se présente comme une parole unie, réunie, le discours antillais au féminin est une parole qu'il faut dégager par un travail archéologique pour le constituer. Ce discours, énoncé par des différentes écrivaines, s'avère un texte "qui n'en est pas un" pour rappeler Irigaray,² c'est-à-dire qu'il n'existe ni en tant que théorie articulée ni en tant que "texte." Ainsi, ce "discours" s'oppose aux discours antillais au masculin tant par sa forme que par son fond. Le présent travail réunit ces voix éparpillées pour esquisser ce discours alternatif au féminin.

La théorisation d'une voix authentiquement antillaise dans *Le discours antillais* s'avéra une véritable prise de parole. Mais une lecture attentive révèle que Glissant reste dans les limites d'un discours masculin. Tout comme ses prédécesseurs Fanon et Césaire, il demeure dans un carcan dialogique DOM/hexagone et s'adresse à cet Autre qui est l'ancien colon. En s'appropriant la parole, Glissant bouleverse le modèle dominant/dominé qui s'est perpétué aux Antilles, le dominant étant l'Européen, le dominé étant lui-même et ses semblables, les Antillais. Mais l'Antillanité, comme la Négritude qui la précédait et la Créolité qui la suit, s'établit sur une base théorique contradictoire: d'une part réclamant la libération du noir de la domination blanche, d'autre part reproduisant la domination masculine (Shambook 159-160). En réalité, le transfert de pouvoir de l'homme blanc à l'homme noir assure la continuité du schéma de dominant/dominé et un discours dominant, cette fois-ci vis-à-vis de la femme.

Le discours antillais au féminin s'avère subversif puisqu'il remet en question ces discours masculins qui s'associent à la continuation de la domination de la femme. Deborah McDowell constate que le langage critique de la femme noire est présenté comme en dehors des limites de ce qui "peut être dit" (169-170) révélant une marginalisation totale de la parole féminine noire. Pour pallier à cette marginalisation, elle prône une position qui efface l'écart entre l'écriture "créative" et l'écriture "théorique."³ En voulant brouiller les limites entre création et théorie, McDowell préconise la libération du texte et de toute interprétation qui voudrait limiter ces voix qui méritent d'être écoutées. En effet, le discours antillais au féminin est composé des voix de plusieurs écrivaines, voix éparpillées dans des textes créatifs et théoriques, des romans, des articles. Cette nouvelle voix remet en question le discours dominant. Souvent en marge, cette écriture au féminin outrepassa "le discours qui régit le système phallogocentrique; elle a et aura lieu ailleurs que dans les territoires subordonnés à la domination philosophique-théorique" (Cixous 169-170). La prise de parole de la femme devient le refus de l'exploitation. "Elles mettent en cause toute théorie, toute pensée, tout langage existant, en tant que monopolisé par les seuls hommes. Elles interpellent *le fondement même de notre ordre social et culturel*, dont le système patriarcal a prescrit l'organisation" (Irigaray 160).

Les discours de domination dépendent sur la possibilité de hiérarchiser les êtres humains. Le discours philosophique, dérivé en ligne droite des Grecs, reflète une idéologie où l'homme est maître et la femme exclue.⁴ L'idéologie qui soutint la colonisation découle d'une idée générale où la masculinité équivaut à la maîtrise de la nature et où la domination des choses est liée à la domination des êtres (Brittan 181). La plupart des écrivaines réfutent les discours de domination qui prônent la violence. Elles s'associent aux penseurs qui soutiennent que l'Homme, malgré sa capacité de violence, n'est pas réduit à cette unique possibilité. Simultanément, elles s'opposent à l'exclusion systématique de la femme pratiquée par tout discours dominant. Le projet des écrivaines aux Caraïbes s'articule autour de la possibilité de valoriser la voix féminine et la construction d'une idéologie qui récuse la violence.⁵

La principale théoricienne de ce discours alternatif est Maryse Condé. Son œuvre, composée de romans, d'études théoriques, de pièces et nouvelles exemplifie la difficulté de parler d'"un" discours antillais au féminin. Condé considère la relative absence de la femme de la production littéraire aux Caraïbes comme un résultat du discours dominant: la marginalité de l'écrivaine proviendrait de son refus d'accepter les normes dictés par des différents mouvements littéraires, des Indigénistes des années 20 jusqu'aux Créolistes d'aujourd'hui ("Order" 122-130). La subversion dont parle Condé vient de la transgression par les femmes des "règles" établies par les hommes pour la littérature.

Condé a souvent écrit hors les "règles" établies. Ses multiples romans peuvent être difficilement classés dans les "mouvements" reconnus et elle ne se soumet pas aux exigences de l'école la plus récente, la Créolité. Elle n'est pas la seule pour qui la reconnaissance en tant qu'écrivaine a été différée. Simone Schwarz-Bart s'est trouvée accusée d'un "manque d'engagement" (*Lettres créoles* 183) à la sortie de *Pluie et vent sur Téliumée Miracle*. Le roman a été reçu froidement aux Antilles, et plus tard le texte a été récupéré par des universitaires antillais qui ont déconstruit l'irrévérence du texte et ont facilité son acceptation comme "chef d'œuvre féminin" (Condé, "Order" 134). Finalement, Marie Vieux Chauvet, écrivaine haïtienne, a produit cinq romans (dont trois primés) mais ne figure que rarement dans des anthologies ou des traités littéraires.⁶ Le critique acerbe qu'elle portait envers le régime politique en Haïti lui a imposé l'exil et son écriture représente peut-être les attaques les plus puissantes des Duvalier.

Suivant la piste indiquée par McDowell qui ouvre la possibilité de mettre écriture "créative" et "théorique" au même plan, ces deux romancières se joignent à Condé parce qu'elles abordent la question de la violence dans les textes suivants: *Traversée de la mangrove*, pour Condé; *Pluie et vent sur Téliumée Miracle*, pour Schwarz-Bart et *Les rapaces*, pour Vieux. Dans ces trois textes, on peut dégager des éléments d'un discours antillais au féminin, un discours qui se profile autrement que celui qui émane des écrivains par rapport à la thématique de la violence.

Une tentative de modification du *statu quo* doit déconstruire les mécanismes qui sous-tendent la violence. Ce projet discursif emprunte une voie où, comme le dit Laroche: "en

changeant de langage [on arrive à] renverser le mouvement par lequel la conscience appréhende le réel (“Violence et langage” 121). Pour ces écrivaines plusieurs techniques littéraires sont disponibles, dont certains seront abordés ici: une représentation différente du temps et de l’espace, une “relative carence de l’événementiel,” et la présence du “je” et du “corps dans le texte,” surtout le corps féminin (Didier 33-35, voir aussi Herrmann 137-163, Cixous 175-176, Ouellette-Michalska 291-292, 307). Ces éléments sont primordiaux dans leur vision de la violence et leur remise en question, directement ou indirectement, du discours masculin.

Dans l’écriture au féminin, le temps n’est plus une “perspective temporelle, organisé, marquée par la réalisation des buts” qui constitue souvent l’écriture masculine (Herrmann 154). Le temps “au féminin” déconstruit la valorisation de la violence car ce “temps cyclique, toujours recommencé” (Didier 33) nie l’efficacité de la violence masculine qui se déploie dans un temps linéaire. Par exemple, le discours masculin justifie les révolutions par la promesse de l’amélioration *toujours à venir*. Le concept de la guerre qui mettra fin aux guerres, de violence qui oblitérera les problèmes (Pepinsky 124-125) projette l’être humain vers le futur dans un temps linéaire. La violence à la poursuite d’un mythe révolutionnaire de destruction purificatrice et régénératrice devient une obligation (Cotta 17 et 139).⁷ René Girard démontre bien le fonctionnement de cette logique: la pensée rituelle doit chercher à répéter “l’apaisement cathartique” (147). Suivant la démonstration de Girard dans *La violence et le sacré*, il faut conclure que la violence ne peut jamais en finir, une fois pour toutes, d’avec la violence.⁸ Si à premier abord, le temps girardien paraît cyclique, il faut bien préciser que Girard, comme d’autres penseurs qui prêchent la fin future de la violence, ne peut prévoir cette fin que dans un futur amorphe, encore une fois renvoyant l’être humain au temps linéaire. Les conclusions de Hannah Arendt indiquent un corollaire: la violence entraîne un résultat, celui d’un monde toujours plus violent (80). Et ceux qui acceptent la nécessité de la violence en sont mal à l’aise, comme Sartre qui constate que “sous quelque forme qu’elle se manifeste, [c] est un échec” (286). Comme beaucoup d’autres, il défend la logique de la violence parce que “nous sommes dans un univers de violence” (286), tout en reconnaissant que d’utiliser “la violence contre la violence risque de la perpétuer” (286). Comment briser alors ce processus?

D’abord, la modification du temps joue un rôle important dans ce discours alternatif. La substitution du temps cyclique ou non-linéaire au temps linéaire subvertit cette justification liée à un résultat à venir. Dans le temps cyclique, le “but” n’existe plus. Alors que Glissant qui adopte l’optique masculine, veut “conquérir” le temps, “la durée qui se dérobe” (*Discours* 451), Vieux, Condé et Schwarz-Bart traitent le temps différemment.

De même, l’espace physique et l’espace mental sont remis en question par nos écrivaines. L’espace physique masculin est “espace de domination et de hiérarchie, une espace de conquête et d’étalement” (Herrmann 139) un espace où la rue symbolise le monde qui est “divisé en deux, hiérarchisé” (Cixous 129). Ce lieu constitue pour la femme un “lieu de frustration physique, moral et culturel” (Herrmann 150).

L’espace mental occupé par la femme est un espace marginal, lieu commun “de la

résistance pour ceux qui sont opprimés, exploités, colonisés” (Willen 86). Ainsi Télumée occupe un espace liminal, “ni dans les marges, ni au centre: espace qui devient lieu de résistance à l’Autre hexagonal mais aussi aux “rôles répressifs définis par la société noire...” (87). L’espace masculin est lieu de conquête mais Télumée, pendant ses déplacements à travers l’île, occupe l’espace guadeloupéen sans jamais essayer de le conquérir. Dans *Traversée de la mangrove*, les personnages réunis à la veillée mortuaire échappent à l’espace physique qu’ils occupent en “volant” dans l’espace mental à travers le souvenir.

La manipulation du temps et de l’espace transforme la narration. La “relative carence de l’événementiel” que Didier voit dans l’écriture féminine provient de ce qui est lié à ces modifications du temps et de l’espace (33). L’événement est “une éventualité qui se réalise dans un univers donné” (Larousse 1995). Quand les écrivaines brouillent temps et espace, l’événement perd son sens traditionnel qui dépendait d’un développement linéaire, dans un espace prescrit.

Le trame des textes de Vieux, Condé et Schwarz-Bart se résume rapidement: leur intérêt ne réside pas dans “ce qui se passe” mais “comment ça se passe.” La transformation des personnages motive les textes plutôt que leur “actions.” Par l’ “action”, le personnage modifie les autres ou la nature, autrement dit, s’impose. Le texte féminin souligne l’aspect négatif de “l’action” et valorise le “non-événementiel.”

Dans *Les rapaces* de Marie Vieux, les événements se réduisent à peu: Michel est assassiné; Alcindor est torturé et tué; et Anne, fille d’un homme politique, est tuée. Le père d’Anne lit le texte du défunt Michel, prend conscience de la corruption à laquelle il participe et recherche les responsables pour ces morts. Cette narration ne se déroule de façon ni linéaire, ni chronologique. La voix narratrice change d’optique de manière presque cinématographique, avec des gros plans qui cernent le détail. Les événements se superposent, les souvenirs se mélangent, le passé et le présent se brouillent.

Traversée de la mangrove aussi se résume d’une façon succincte: différents habitants de Rivière de Sel se réunissent pour la veillée funéraire de Francis Sancher et racontent leurs souvenirs. Les récits des personnages se superposent pour permettre la reconstitution de Francis Sancher, mais aussi des autres personnages. Chacun, en se racontant, présente les autres. Alors que Vieux démontre un pays où toute tentative de communication s’étouffe par la violence omniprésente, Condé raconte une communauté qui s’efforce de cerner et dépasser la violence.

Pluie et vent sur Télumée Miracle, relègue l’événement à une position secondaire. Le temps est élastique, des années se résument en quelques lignes alors que quelques heures prennent des pages. L’important reste le “non-événement”, les discussions entre Télumée et Toussine, Télumée et Man Cia, Toussine et Man Cia, mais aussi entre Télumée et Amboise.

La subversion du temps, de l’espace et de l’événement permet l’élaboration d’un discours qui ne revendique pas la violence ni ne l’accepte comme intégrale ou inévitable. Présente dans le texte, la violence n’est pas justifiée mais décrite, analysée et condamnée par la présentation

de ses victimes, hommes et femmes.

Dans la littérature masculine, le corps féminin est souvent site de violence. Dans l'écriture de ces femmes, le "je" et le corps dévoilent la violence qui est souvent mise au premier plan. Si, comme Patricia Smart l'observe, la Maison du Père est construite sur le corps féminin (248), quand la femme, l'objet, commence à se percevoir comme sujet, la fondation même de la maison est ébranlée (23). Dans les textes des hommes, malgré l'absence du corps masculin, "le personnage masculin y conserve cependant l'unité d'un sujet" (Didier 36). Dans les textes de Vieux, Condé et Schwarz-Bart, la femme acquiert l'unité d'un sujet et le corps devient présent, pas seulement celui de la femme, mais aussi celui de l'homme et surtout celui de l'enfant, peu représentés dans la littérature en général. La sensualité de Télumée et d'Amboise (Wallace, *Créolité* 559-560), les mendiants, la jeune fille aveugle, les enfants affamés de Vieux, les corps des femmes chez Condé ancrent ces récits dans une corporalité qui manque dans les textes masculins. Ces corps sont sites de souffrance et de violence; ils abolissent la distance que le discours masculin établit par rapport au corps. Les écrivaines exigent la reconnaissance du paradoxe du corps humain: à la fois conscience, émotion et sujet et en même temps physicalité, matériel, objet (Tanner 3). En centrant le récit sur le corps, elles définissent la violence comme une destruction littéraire et psychologique de la forme, une atteinte à la cohérence personnelle, un sacrifice du contrôle du Soi (4). La scène de torture dans *Les rapaces* force une prise de conscience: la destruction du corps, l'inutilité de sa mort renforce l'horreur. Les phrases coupées et hachées de Vieux soulignent sa dénonciation de la violence. L'intersection des mondes linguistiques et matériels révèle le corps, site de violence littéraire et réelle (Tanner 6). Vieux manipule son lectorat et le force à reconnaître la vulnérabilité de la victime et de l'observateur, ainsi que la dynamique du pouvoir dont dépend la force des bourreaux (Tanner 15).

A partir de ces techniques, une représentation autre du temps, de l'espace, de l'événement, et du corps, Vieux, Condé et Schwarz-Bart attirent l'attention sur la violence. A l'encontre de la plupart de leurs homologues masculins qui intègrent la violence sans la remettre en question, ces écrivaines, en la représentant, subvertissent sa justification et sa nécessité. La violence, intègre au problème de tout discours antillais, s'articule différemment selon la voix choisie. La voix masculine par trop souvent reproduit le discours de domination où la violence reste élément fondateur de sa vision. Mais la remise en question de la violence crée un autre discours, composé d'autres voix qui font partie de ce texte éparpillé, celui "qui n'en est pas un," celui du *Discours antillais* "au féminin."

Notes

¹ Gandhi propose que c'est uniquement à travers la non-violence qu'on peut dépasser la violence et restaurer l'ordre social et la justice (Merton 23).

² Référence au texte de Luce Irigaray *Ce sexe qui n'en est pas un*.

³ McDowell constate que la dichotomie, imposée par la plupart des écoles de critique, entre écriture "créative" et "théorique" est fautive. Pour elle, toute écrivaine "créative" s'appuie sur une fondation "théorique;" ainsi une écriture "créative" comporte obligatoirement des éléments de théorie, même non-formulée. Par contre, ces éléments peuvent en être déduits et sont tout aussi valables que ce qui paraît dans un recueil de "critique littéraire." (Voir le chapitre "Transferences" 156-175 dans *The Changing Same*).

⁴ Comme le commente Jacques Lacan, le discours philosophique est "une variante du discours du maître." (XX 40).

⁵ Ce projet fait parallèle au projet féministe en général. Si le féminisme n'est pas plus impliqué dans le présent travail, c'est un parti pris délibéré. D'abord, le terme "féminisme" lui-même pose maintes difficultés puisqu'il existe plusieurs courants. Deuxièmement, le "féminisme" est parfois rejeté par celles qui considèrent que la spécificité noire en est exclue (Davies et Fido xi-xiii). Finalement, certaines écrivaines en refusent toute association, telle Condé qui décrète qu'elle n'est pas féministe (Pfaff 47-48).

⁶ Une anthologie sortie récemment *Ecritures de femmes: Nouvelles cartographies*. lui octroie une place pour *Amour, Colère, Folie*.

⁷ Voir aussi Glissant et "la violence anti-violence" *Poétique de la relation* 170; Sartre *Qu'est-ce que* 286.

⁸ Il faut admettre que des travaux plus tardifs de Girard explorent plus particulièrement la nature cyclique de la violence, comme dans *Le bouc émissaire*. En même temps, Girard ne prévoit que deux possibilités ultimes pour la violence humaine: either terminal violence or the Kingdom of Love" (Dupuy, "Totalization and Misrecognition" 79).

Œuvres consultées

Alibar, France et Pierrette Lembeye-Boy. *Le couteau seul ... : La condition féminine aux Antilles*. 2 vols. Paris: Editions Caribéennes, 1981.

Arendt, Hannah. *On Violence*. New York: Harcourt, Brace & World, 1969.

Bernabé, Jean, Patrick Chamoiseau et Raphaël Confiant. *Eloge de la créolité*. Paris:

- Gallimard, 1989.
- Brittan, Arthur et Mary Maynard. 1984. *Sexism, Racism and Oppression*. New York and Oxford: Basil Blackwell, 1985.
- Caws, Mary Ann, Mary Jean Green, Marianne Hirsch and Ronnie Scharfman. *Ecritures de femmes: Nouvelles cartographies*. New Haven and London: Yale UP, 1996.
- Césaire, Aimé. *Discours sur le colonialisme*. Paris: Présence Africaine, 1955.
- Chamoiseau, Patrick et Raphaël Confiant. *Lettres créoles: Tracées antillaises et continentales de la littérature. Haïti, Guadeloupe, Martinique, Guyane 1635 - 1975*. Paris: Hatier, 1991.
- Cixous, Hélène et Catherine Clement. *La jeune née*. Paris: Union Générale d'Éditions, 1975.
- Condé, Maryse. "La littérature féminine de la Guadeloupe: recherche d'identité," *Presence africaine* 99-100 (1976): 155-166.
- _____. *Le roman antillais*. 2 vols. Paris: Editions Fernand Nathan, 1977.
- _____. *La parole des femmes: Essai sur les romanicères des Antilles de langue française*. Paris: L'Harmattan, 1979.
- _____. *Traversée de la mangrove*. Paris: Mercure de France, 1989
- _____. "Order, Disorder, Freedom and the West Indian Writer," *Yale French Studies* 83, 2 (1993): 121-135.
- Corzani, Jack. "La littérature face à la violence. Le cas des Antilles-Guyane" dans *Deriva delle francofonie: Figures et fantasmes de la violence dans les littératures francophones de l'Afrique subsaharienne et des Antilles*. II. Carla Fratta, ed. Bologna: Editrice CLUEB, 1992, 13-38.
- Cotta, Sergio. *Why Violence? A Philosophical Interpretation*. Trans. Giovanni Gullace. Gainesville: U of Florida P, 1985.
- Davies, Carole Boyce and Elaine Savory Fido. *Out of the Kumbla: Caribbean Women and Literature*. Trenton (NJ): Africa World P, 1990.
- Didier, Béatrice. *L'écriture femme*. Paris: PUF, 1981.
- Dupuy, Jean-Pierre. "Totalization and Misrecognition." Trans. Mark R. Anspach. *Violence and Truth: On the Work of René Girard*. Paul Dumouchel, ed. Stanford: Stanford UP, 1988.
- Fanon, Frantz. *Peau noire, masques blancs*. Paris: Seuil, 1952.
- _____. *Les damnés de la terre*. Paris: F. Maspero, 1974.
- Girard, René. *La violence et le sacré*. Paris: Grasset, 1972.
- Glissant, Édouard. *Le discours antillais*. Paris: Seuil, 1981.
- _____. *La poétique de la relation*. Paris: Gallimard, 1990.
- Hansen, Emmanuel. *Frantz Fanon. Social and Political Thought*. Columbus (OH): Ohio State UP, 1977.

- Herrmann, Claudine. *Les voleuses de langue*. Paris: Éditions des Femmes, 1976.
- Irigaray, Luce. *Ce sexe qui n'en est pas un*. Paris: Les Éditions de minuit, 1977.
- Lacan, Jacques. *Livre XX*. Paris: Seuil, 1975.
- Laroche, Maximilien. "Violence et langage dans les littératures d'Haïti et des Antilles françaises." *Presence francophone* 16 (Printemps 1978): 111-121.
- Le petit Larousse illustré*. Paris: Larousse, 1995.
- McDowell, Deborah E. "*The Changing Same*": *Black Women's Literature, Criticism, and Theory*. Bloomington and Indianapolis: Indiana UP, 1995.
- Merton, Thomas. *Gandhi on Non-Violence: A Selection from the Writings of Mahatma Gandhi*. New York: New Directions, 1965.
- Moi, Toril. *Sexual/Textual Politics: Feminist Literary Theory*. London & New York: Routledge, 1985.
- Ouellette-Michalska, Madeleine. *L'échappée des discours de l'œil*. Montréal: Nouvelle Optique, 1981.
- Pepinsky, Harold E. *The Geometry of Violence and Democracy*. Bloomington and Indianapolis: Indiana UP, 1991.
- Pfaff, Françoise. *Entretiens avec Maryse Condé suivis d'une bibliographie complète*. Paris: Karthala, 1993.
- Sartre, Jean-Paul. *Qu'est-ce que la littérature?* Paris: Gallimard, 1948.
- Schwartz-Bart, Simone. *Pluie et vent sur Télumée Miracle*. Paris: Seuil, 1972.
- Shambrook, Maud Brierre. *Spectral Analysis and Evolutionary Models in Caribbean Literature*. PhD. Diss. U of California (Irvine), 1980.
- Smart, Patricia. *Écrire dans la maison du père*. Montréal: Québec/Amérique, 1988.
- Tanner, Laura. *Intimate Violence: Reading Rape and Torture in Twentieth Century Fiction*. Bloomington: Indiana UP, 1994.
- Vieux, Marie. *Les rapaces*. Achevé en 1969. Port-au-Prince: H. Deschamps, 1986.
- Wallace, Karen Smyley. "Women and Identity: A Black Francophone Female Perspective." *Sage* 2, 1 (1985): 19-23.
- _____. "The Female and the Self in Schwarz-Bart's *Pluie et vent sur Télumée Miracle*." *French Review* 59, 3 (1986): 428-436.
- _____. "Créolité and the Feminine Text in Simone Schwarz-Bart" *French Review* 70, 4 (1997): 554-561.
- Willen, Margaret. "La case de Télumée: Site de résistance." *Revue francophone* 10, 2 (1995): 85-99.